

Liliane Hilaire-Perez et François Jarrige (dir.). *Claude Pierre Molard (1759-1837). Un technicien dans la cité.* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022, 318 p., ISBN 9782848679518, 20 €.

Vincent Guillaume

DANS **ANNALES HISTORIQUES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE** 2024/1 (N° 415), PAGES 220 À 223
ÉDITIONS **ARMAND COLIN**

ISSN 0003-4436

ISBN 9782200935245

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-annales-historiques-de-la-revolution-francaise-2024-1-page-220.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

le cadre économique de l'époque, mais aussi sur la scène politique puisque leur rôle a été au cœur d'un débat politique, ouvert par Thomas Paine. En publiant, en 1796, *The Decline and Fall of the English System of Finance*, ouvrage rapidement traduit en français et en italien, Paine estime que la fin de la convertibilité des billets en or décidée par le gouvernement anglais, pour faire face à l'augmentation de la dette publique, annonce non seulement le déclin du système financier anglais mais aussi une révolution, comme celles qui avaient été provoquées en France par l'introduction du papier-monnaie par Law et, plus récemment, par les réformes de la monarchie et l'introduction des assignats. La prévision se révélera fautive, car si le crédit anglais en est affaibli, le soutien que les banquiers apportent à l'État n'est pas remis en cause, d'autant que les plus grands d'entre eux prennent parti politiquement pour le gouvernement de Pitt. En revanche, le livre de Paine est le témoin de la création d'un autre champ de bataille entre la France et la Grande-Bretagne et il atteste de la politisation des activités financières internationales à ce moment – situation illustrée exemplairement en France par Necker, qui n'est pas seulement le banquier protestant appartenant à la haute finance, désavoué par la Révolution qu'il a contribué à lancer, mais aussi ce contrôleur général qui a mis la gestion du budget sur le devant de la scène.

Au terme de l'époque envisagée, les grands financiers ressortent renforcés des convulsions passées, les frères Baring et Nathan Rothschild devenant par exemple les bailleurs de fonds indispensables d'États européens au lendemain du congrès de Vienne. Ces banquiers, toujours engagés dans des spéculations financières, des missions d'espionnage et du lobbying parlementaire, ont su s'adapter en se spécialisant en outre dans les flux financiers et en apprenant à nouer des relations étroites avec les souverains. Ils ont profité des occasions offertes par la création de nouvelles entités politiques (République américaine ou République française prolongée par l'Empire, que ce soit à l'occasion de la création de la banque de France, des opérations d'Ouvrard ou de l'achat de la Louisiane) tout en continuant de traiter avec d'anciennes puissances (comme les empires britannique ou autrichien). Ils se sont dirigés vers le marché des États-Unis et lancés dans les opérations autour du diamant ou des pesos. En ayant joué un rôle crucial dans les jeux internationaux qui ont débouché sur le nouvel équilibre européen, ces hommes ont permis ensuite à leurs établissements de bénéficier d'un âge d'or jusque vers 1870.

Jean-Clément MARTIN

Liliane HILAIRE-PEREZ et François JARRIGE (dir.), **Claude Pierre Molard (1759-1837). Un technicien dans la cité**, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022, 318 p., ISBN 9782848679518, 20 €.

Molard. Six lettres qui forment un nom étonnamment familier pour qui s'intéresse aux mondes des techniques entre 1780 et 1830. Pourtant, Claude Pierre Molard, de son identité complète, a été jusqu'ici ramené et résumé à son passage au Conservatoire des arts et métiers, dont il a été le premier administrateur entre 1800 et 1816. Le présent ouvrage, riche de quatorze contributions, est l'aboutissement d'une journée d'étude qui s'est tenue en septembre 2019 à l'Université de Bourgogne, avec pour objectif de restituer une trajectoire individuelle éminemment riche et complexe, tout en la replaçant dans les grandes transformations techniques et politiques du temps. Car Molard a été de presque toutes les aventures techniciennes promues par l'État industrialiste, entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration : l'hôtel de Mortagne, la Commission temporaire des arts, l'Agence des arts

et manufactures, le Dépôt national de physique et de mécanique, le Conservatoire des arts et métiers, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, l'Académie ou encore les expositions des produits de l'industrie.

Mais comment Claude Pierre devient-il Molard ? Répondre à cette question, permet tout d'abord de nourrir une réflexion sur la centralité du Paris des techniques, entre la fin de l'Ancien Régime et la Restauration. Pour le comprendre, Florence Coutier et Liliane Hilaire-Perez restituent l'univers familial de celui qui est né le 6 juin 1759, aux Bouchoux, un village du Jura. Dans cet espace périphérique, Claude Pierre bénéficie d'une situation familiale favorable : la branche paternelle étant composée de cultivateurs aux possessions terriennes non négligeables, la branche maternelle accueillant des médecins et des notaires. Son entrée au grand séminaire de Saint-Irénée à Lyon s'explique donc aisément. Mais c'est aux armées, dans un régiment du corps du génie, qu'il se forme au dessin technique. À son arrivée à Paris en 1785, il réussit à obtenir la protection du mécanicien et académicien Alexandre Vandermonde, qui le nomme démonstrateur au dépôt royal des machines de l'hôtel de Mortagne qu'il dirige. Au sein de cette enceinte technique, ses tâches sont bien plus variées que le suggère son titre : il y dessine, fabrique et améliore les machines qui y sont déposées. Molard est donc d'abord un expert dont les compétences ne vont cesser d'être mobilisées par les gouvernements successifs. Il est ainsi, comme le montre François Jarrige, mandaté dès 1788 pour examiner des machines textiles à moteurs. La question de l'agriculture et de sa mécanisation, qui préoccupe sans discontinuité l'État français, est un terrain privilégié de l'expertise de Molard qui se voit commander des rapports dès l'an II. François Jarrige et Laurent Brassart restituent avec finesse ces sollicitations, mais aussi leurs limites, car L. Brassart démontre qu'entre 1806-1813, la réorientation de la politique agricole impériale, qui privilégie la chimie à la mécanique, marginalise Molard.

Molard construit sa carrière, et donc sa réputation, sur ses fonctions d'expert, plus que sur ses inventions, même s'il perfectionne un grand nombre de machines. La force du présent ouvrage est de dépasser la seule analyse internaliste des rapports et des inventions qui y sont associées pour proposer une synthèse inédite sur les lieux de l'expertise technique à Paris. Ainsi, dès l'Ancien Régime, il contribue à connecter différents lieux de la technique, notamment l'hôtel de Mortagne et l'hôpital des Quinze-Vingts, en favorisant la circulation d'ouvriers et de modèles entre ces espaces, comme le souligne Liliane Hilaire-Perez. Son lien avec les Quinze-Vingts se renforce au cours du processus révolutionnaire, même après sa nomination au Conservatoire, car il est régulièrement mandaté pour examiner les machines et les équipements à y installer. Molard est également très engagé au sein de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, dont il est l'un des membres fondateurs et le secrétaire du Comité de mécanique. Daniel Blouin et Gérard Emptoz étudient les deux décennies durant lesquelles il y est actif, entre 1801 et 1820. Il en ressort que Molard est investi dans l'ensemble des procédures d'encouragement promues par l'institution : il évalue les inventions soumises librement ou dans le cadre de concours, tout en apportant des conseils aux inventeurs et en associant le Conservatoire lorsqu'il y a besoin d'expérimenter dans des locaux adaptés. En parallèle, Molard est actif au sein du Bureau consultatif des arts et manufactures, une institution qui est en charge, depuis au moins 1807, de fournir des rapports au ministère de l'Intérieur sur les inventions qui lui sont soumises. L'organisme a donc une importance certaine selon Christiane Demeulenaere-Douyère, même s'il est difficile de discerner la place de Molard, les rapports d'évaluation étant rendus collectivement, à la manière de l'Académie des sciences. L'Académie justement, Molard y fait son entrée, au sein de la section de mécanique, en 1815, durant les Cent-Jours. Jérôme Baudry tente de dresser le bilan de vingt-deux ans d'une présence originale, car Molard



ne présente aucun mémoire personnel, tout en siégeant dans soixante-six commissions d'expertise qui couvrent des domaines techniques très différents. La contribution de Molard aux travaux de l'Institut débute toutefois dès avant son élection, lorsqu'il est sollicité en 1807 par l'astronome Jean-Baptiste Delambre alors chargé de la rédaction du *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques depuis 1789 et sur leur état actuel*. Deux sections de ce document, celle de mécanique et celle des manufactures et arts, sont très largement issues des notes fournies par Molard qui est sollicité en raison de sa position centrale au sein des institutions de la technique, et ce depuis le début de la Révolution. Cette participation lui permet d'acquérir un privilège inédit car, à partir de 1809, il a le droit de siéger aux séances de l'Institut sans y être membre.

L'ouvrage se clôt sur une troisième partie au cours de laquelle Claude-Pierre s'efface au profit de son frère cadet, François-Emmanuel, dit aussi Molard Jeune, dont Patrice Bret retrace la carrière. Né le 18 mars 1772 et passé par les collèges d'Ancien Régime comme Claude Pierre, il s'en différencie néanmoins en acquérant sa formation technique dans les nouvelles écoles républicaines : École nationale aérostatique de Meudon, École polytechnique et École d'artillerie de Châlons. Molard Jeune n'embrasse cependant pas la carrière des armes et concentre une partie de son énergie à la transmission de connaissances techniques, en participant à la mise en place des nouvelles écoles des arts et métiers de Compiègne/Châlons, puis de Beaupréau/Angers. Cet investissement en faveur de l'enseignement technique l'amène à côtoyer l'un des pionniers en la matière, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, fondateur de la première école et dont Daniel Vaugelade retrace la trajectoire après son retour d'exil en 1799. Molard Jeune est également étudié par Laëtitia Zicavo au prisme de son voyage en 1819 en Angleterre pour le compte du Conservatoire des arts et métiers qui souhaite intégrer à l'Exposition des produits de l'industrie, des objets fabriqués outre-Manche. Choisit car devenu sous-directeur du Conservatoire en 1817, mais aussi pour ses réseaux sur place, il sillonne le pays durant cinq mois dans une mission qui s'apparente à de la reconnaissance industrielle, voire à de l'espionnage. Enfin, Molard Jeune est aussi un entrepreneur capitaliste qui crée un atelier dédié à la production de machines agricoles dont l'existence remonte à au moins 1819, date à laquelle il obtient une médaille d'argent de l'exposition industrielle, avant d'en obtenir une seconde en 1823. L'activité concrète de cette fabrique de matériels agricoles, dont la particularité est d'être installée à Paris, est cependant encore difficile à saisir et Fabien Knittel propose quelques pistes de réflexion en la comparant à ces concurrents ruraux mieux connus. Molard Jeune est un fabricant-constructeur qui joue un rôle important dans l'introduction et le perfectionnement de machines mécaniques pour le battage des grains depuis l'Angleterre dont il a ramené des modèles de son voyage de 1819, comme le montre François Jarrige.

Le lecteur ou la lectrice l'auront compris, le présent ouvrage est plus qu'une biographie collective, mais bien une synthèse sur le Paris des techniques au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. La présentation des institutions auxquelles participent Claude Pierre Molard, mais aussi François-Emmanuel, permet de dresser un bilan très complet des recompositions de la géographie technicienne, entre Révolution et Restauration. Il n'en demeure pas moins que cela est parfois réalisé au détriment de l'étude de l'itinéraire de Claude Pierre, objet premier du livre, qui est dilué, voire disparaît de certains passages. De même, les contributions se concentrent très largement sur la période napoléonienne et la Restauration, tandis que la Révolution française est traitée *a minima*, voire enjambée. Le Molard-conservateur du Dépôt national de physique et de mécanique n'est par exemple pas traité. Cet espace, installé dans la maison d'Aiguillon, est pourtant, dès 1794, un laboratoire des pratiques de conservation des collections scientifiques et de la fonctionnarisation des

métiers du patrimoine technique. Pour autant, ces points de remarque ne pèsent pas bien lourd face aux nombreux apports de cet ouvrage qui redonne à Molard, la place et le rôle qui ont été le sien dans les transformations industrielles entre 1780 et 1830.

Vincent GUILLAUME

Aurélien LIGNEREUX et KRASSINSKY, **La Folie Napoléon. Du 18 Brumaire à Waterloo**, Paris, La Découverte, coll. « Histoire dessinée de la France », 2023, ISBN 978-2-348-07181-2, 22 €.

La collection « Histoire dessinée de la France » mène une exploration du récit national depuis déjà 14 tomes. Celui-ci est consacré au Premier Empire, selon des bornes allant de 1799 à 1815. Chaque tome associe une paire inédite entre un historien et un auteur de bande dessinée. Pour raconter en bulles la vie de Bonaparte, c'est Aurélien Lignereux, professeur à Sciences Po Grenoble, spécialiste de Fouché puis désormais des serviteurs de l'État impérial, qui a été sollicité. Visuellement, l'œuvre est due au travail de Jean-Paul Krassinsky (dessinateur et scénariste), et de Cécily de Villepoix (artiste, peintre, illustratrice...). À trois, ils ont conçu cette bande dessinée de 110 pages, qui est suivie d'une cinquantaine de pages de recontextualisation, de mise à jour historiographique et d'une bibliographie.

Pour citer André Loez : « quelqu'un qui aurait bien lu et assimilé uniquement les volumes de l'Histoire dessinée de la France, y compris les dossiers de fin d'ouvrage, réussirait 100 % de ses examens durant ses études d'histoire (hors cours portant spécifiquement sur d'autres pays / espaces). » (source : X, anciennement Twitter, novembre 2023). Comme dans les autres volumes de la collection, les historiens spécialistes de la période sont même visibles dans différentes cases, avec ici l'apparition spéciale de l'Institut Napoléon lors d'un colloque (p. 44-50).

Mais la force de ce format de vulgarisation, pour ceux qui ne connaîtraient pas encore la collection, c'est qu'il s'appuie sur un récit de fiction permettant une « relecture originale et décapante » de notre histoire nationale. Pour Napoléon, tout commence dans une clinique psychiatrique d'où s'échappe un fou qui se prend pour l'empereur. Les planches nous entraînent alors dans une folle épopée qui permet au lecteur d'apprendre ou de redécouvrir les points clés de l'histoire du Premier Empire. Comme le rappelait le journaliste Clément Guillet, c'est un « lieu commun de penser aux fous peuplant les asiles déguisés en Napoléon » (*Slate*, 2021). L'écrivaine Laure Murat a même rédigé un essai à ce sujet en 2011, rappelant ainsi que le phénomène est contemporain de l'Empire et que de faux prétendants apparaissent dès les lendemains de Waterloo.

Si le récit débute dans la capitale, les auteurs échappent à la macrocéphalie parisienne des œuvres sur la Révolution et l'Empire pour rappeler que l'épopée napoléonienne fut européenne (p. 80). S'embarquant dans un road trip, notre fou traverse toutes les grandes villes où Napoléon a laissé sa trace (Liège, Anvers, Amsterdam, Hambourg, Gênes, Rome, etc.). La folie du protagoniste permet habilement d'éviter une biographie trop linéaire : le fou ressent le besoin de raconter sa vie à ceux qu'il croise et qui le dévisagent.

De nombreux sujets sont ainsi traités, sans tabous. La bande dessinée aborde tour à tour l'histoire militaire, économique, politique, religieuse et les grandes réformes que Napoléon a menées. Son rôle dans le rétablissement de l'esclavage est clairement mentionné dans plusieurs planches. Plusieurs passants l'interpellent dans la rue pour le critiquer,

